

PENSER LA DIGNITÉ SANS PARLER LE LANGAGE DE LA CAPACITÉ À AGIR

Réf. (texte publié dans une version sensiblement remaniée et raccourcie) : Breviglieri, M., (2008), « Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir », in Payet, J.-P. & Battegay, A., *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 83-92.

Je proposerai ici une réflexion sur la manière dont l'écriture sociologique inscrit *déjà* un axe de reconnaissance dans son propre mouvement descriptif et la manière dont ce mouvement se réalise aussi, inévitablement, au péril d'un déni de reconnaissance¹. Je parlerai d'une sociologie d'inspiration pragmatiste, qu'elle se dise interactionniste ou non, et dont je soutiens qu'elle pense une conception de la dignité et qu'elle la décrit en parlant le langage de la capacité individuelle à agir de manière significative. Significative, c'est-à-dire déjà mise au format d'un public, soit dans l'idée d'une simple manifestation visible, d'une figuration, soit dans l'idée d'une manifestation critique allant de la formation argumentée du débat public à la création des droits.

C'est au plan du débat public et du domaine juridique que se tient le plus fermement la réflexion qu'A. Honneth consacre à la lutte pour la reconnaissance². Je la mettrai en réserve pour n'y revenir, de manière critique, qu'en toute fin de parcours, tout en gardant continûment à l'esprit l'héritage pragmatiste qu'il affirme en plaçant son analyse du processus intersubjectif d'élaboration de la reconnaissance des individus dans la lignée des travaux de G.-H. Mead.

¹ La réflexion proposée a pour point de départ un travail que J. Stavo-Debauge et moi-même conduisons depuis quelques années sur les « moteurs » de l'écriture sociologique, et notamment sur la manière dont l'empêchement de ses soucis dans une histoire complexe lui donne une tonalité inquiète ou rassurante (Breviglieri, M. et Stavo-Debauge, J., « Les identités fragiles. La « jeunesse » et l' « immigration » sous des regards sociologiques », in Cicchelli-Pugeault, C., Cicchelli, V. et Ragi, T., *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, PUF, 159-176, 2004). Ce texte a fait l'objet de deux communications : l'une au colloque international *La reconnaissance dans les sociétés contemporaines*, Lyon, 5 et 6 décembre 2005, dans le cadre des Dix-Huitièmes Entretiens du Centre Jacques Cartier, l'autre aux journées d'études *Critique sociologique et critique sociale*, GSPM/Ifs, Paris, 16 et 17 mars 2006.

² Honneth, A., *La lutte pour la reconnaissance*, Éditions du Cerf, Paris, 2000.

§.1 L'expérience comme axe de valeur

La sociologie dite qualitative et interactionniste, dont on peut estimer qu'elle s'est épanouie dans les traces du pragmatisme américain, privilégie un accès au niveau de l'expérience ordinaire³. Elle fait de l'idéologie du pragmatisme le principe même de sa méthode. Ainsi, l'enquête sociologique doit viser à « produire une expérience réussie (...) où la situation créée par une enquête satisfaisante est le résultat d'un ajustement mutuel »⁴. L'expérience y est ainsi envisagée à deux niveaux : au niveau de la réalité observée, où les acteurs et leur environnement sont perçus sous l'angle de l'interaction, et au niveau de la démarche empirique même, qui configure par l'enquête une inter-objectivation de connaissances entre enquêteur(s) et enquêté(s)⁵. Les vecteurs de reconnaissance qu'établit de lui-même ce mode d'investigation sociologique sont fortement attachés à une valorisation directe et indirecte de l'expérience. L'expérience est, pour Dewey, « le résultat, le signe, et la récompense (d'une) interaction »⁶. L'expérience progresse : « menée à son terme », elle peut « transformer l'interaction en participation et en communication »⁷. C'est au stade où l'interaction prend la qualité d'une véritable « participation » (qui déjà chez Dewey touche aux registres hautement significatifs de l'esthétique et du politique), que culmine « le contenu signifiant d'une expérience »⁸.

La sociologie qualitative d'inspiration pragmatiste souligne les fondements de la dignité de la personne à partir d'une recherche méticuleuse sur les formes multiples de capacités pratiques engagées au niveau de l'*action significative* (dont la parole articulée est d'ailleurs une des figures essentielles). Il semble qu'elle trouve chez l'individu, d'où qu'il vient et qui il soit, un sens préservé de la réciprocité, des compétences à donner le change, à arranger, ordonner et équilibrer des situations délicates. Vue sous cet angle, « l'expérience consiste, pour un individu, à tirer parti, autant qu'il le peut, de ses potentialités »⁹. Elle prend un tour remarquable dans un rapport problématique et/ou polémologique au monde que souligne particulièrement

³ Nous renvoyons notamment à une série d'ouvrages collectifs où l'héritage pragmatiste est discuté, y compris dans les courants sociologiques les plus récents : Céfai, D. & Joseph, I., (dir.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Éditions de l'Aube, 2002 ; Céfai, D. & Pasquier, D., *Les sens du public*, PUF, Paris, 2003 ; Karsenti, B. & Quéré, L., *La croyance et l'enquête*, Raisons Pratiques, 15, Éditions de l'EHESS, 2004.

⁴ Zask, J., « L'enquête sociale comme inter-objectivation », in Karsenti, B. et Quéré, L., *op. cit.*, 2004.

⁵ Céfai, D., *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003 ; Zask. *art. cit.* 2004.

⁶ Dewey, J., *L'art comme expérience*, Pau, Éditions Farrago, 2006, p. 43.

⁷ Dewey, *ibid.*

⁸ Dewey, J., *ibid.*, p. 69. La communauté politique, fondée chez Dewey sur l'idée de « communauté des explorateurs », se caractérise par l'exigence qu'elle requiert « relativement aux capacités et à la participation que sa constitution appelle » ; Stavo-Debaugé, J. et Trom, D., « Le public et ses problèmes à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey » in B. Karsenty & Quéré, L., *op. cit.*, p. 221

⁹ Joseph, I., « Pluralisme et contiguïtés », in Céfai, D. et Joseph, I., *op. cit.*, 2002, p. 102.

la sociologie qui s'est constituée dans les traces du pragmatisme américain. Les figures classiques que cette dernière avance alors, celles de la négociation d'un ordre situé, de la débrouille ou du bricolage, représentent des expériences puissamment significatives et des modalités exemplaires de valorisation des capacités humaines engagées dans des contextes plus où moins hostiles et où les ressources d'action sont limitées¹⁰.

Prenons l'exemple d'un texte d'inspiration goffmanienne publié dans la revue en ligne « *Ethnographiques.org* »¹¹. Ce texte de Bruno Proth et Vincent Raybaud présente une ethnographie remarquable mettant en lumière les capacités pratiques développées en contexte par les populations en survie. Les auteurs montrent comment un trio de SDF occupant certains lieux d'un aéroport parisien et s'affirmant comme la cible d'humiliations quotidiennes au contact du personnel de l'aéroport et de certains clients, déploient des aptitudes considérables pour s'approprier une parcelle d'espace et garder leur place dans l'aéroport. On voit bien comment les auteurs élèvent rapidement ces capacités jusqu'à un niveau moral et politique, lorsque ces dernières s'entendent et se comprennent comme de véritables « tactiques de résistance ». Une résistance s'armant contre la puissance normalisatrice et disciplinaire qui continue d'humilier les SDF depuis le sourd travail mécanique et prévisible des agents de surveillance de l'aéroport, tenus de faire respecter l'ordre public. La description ethnographique des auteurs aboutit au rehaussement de la dignité des plus faibles, des marginaux, sans qu'ils n'abandonnent une posture critique vis-à-vis de l'ambition disciplinaire de l'institution.

Mais nous percevons aussi dans leur démarche la possibilité d'un *abus de reconnaissance* qu'entraînent une approche sociologique comme celle qui caractérise plus généralement la sociologie qualitative d'inspiration pragmatiste. L'abus est ici envisagé du point de vue de la déconsidération qu'entraîne une ouverture *prioritaire* faite à la question de la capacité à l'agir significatif dans laquelle cette sociologie trouve un fondement exclusif de dignité.

¹⁰ La diffusion progressive des catégories de « bricolage » et de « débrouillardise » dans la sociologie contemporaine couvre aujourd'hui un espace comprenant une sociologie critique qui importe des outils de la méthode interactionniste. Les « tactiques de débrouillardise » y sont perçues comme des « techniques identitaires de ressourcement matériel » et elles apparaissent comme un symptôme des logiques sociales soutenues par des violences institutionnelles et aboutissant ou pérennisant « la dépossession des positions de domination et des statuts protecteurs » ; Lanzarini, C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, PUF, Paris, 2000. Pour une « ethnographie de la débrouille », où se joue l'expérience d'un « désœuvrement actif », je renvoie au travail considérable d'observation et d'analyse de l'accessibilité des places publiques de la ville de Caracas réalisé par P.-J. García Sánchez ; García Sánchez, P.-J., « Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas », *Espaces et Sociétés*, n° 125, 2006.

¹¹ Proth, B. et Raybaud, V., « Une famille de SDF recomposée à l'aéroport », *Ethnographiques.org*, 6, 2004.

§. 2 *L'impensé de la fatigue et du repos*

Le concept d'expérience, crucial dans cette tradition pragmatique, tout à la fois se distingue et se lie au concept d'action. L'action y figure comme un aspect partiel de ce qui compose l'expérience. Cette dernière plonge en fait l'individu dans une dynamique d'interaction qui engage autant un agir qu'un subir. Dewey a fort bien mis en évidence cette composante passive de l'expérience. Mais s'éloigne-t-il alors d'une analyse des capacités substantielles à produire un agir significatif ? Non, car s'il met à distance par le subir le pôle du volontaire, il lui préserve une articulation étroite avec l'idée d'un faire¹². La passivité demeure toujours articulée à l'activité et le registre du faire continue évidemment de regarder la capacité. Tout en permettant l'insertion de notions faiblement « agentives » comme l'organisme, l'environnement ou le milieu, l'expérience *produit* ; elle produit même constamment, de manière cumulative et orientée. Le monde, même comme « milieu », est d'ailleurs tenu, à travers l'expérience, dans la structure du *pour*, il continue de fournir des appuis pratiques aux capacités en acte qui représentent alors des instruments ou des ressources, l'« organisme » étant pour Dewey ce qui vit et agit « *par le moyen* d'un environnement »¹³. Dans les sociologies inspirées par cette théorie de l'expérience, l'ordre social s'invente à mesure, et l'expérience déploie une dynamique *généreuse* par laquelle se cumulent des habiletés pratiques et, à travers elles, des capacités de perception, d'exploration, et pour finir, d'action. L'expérience est avant toute chose une expérience *acquise* tout en étant pleinement subie. En ce sens, le subir continue de dispenser la promesse d'une positivité. Une positivité qui demeure en soi considérable si l'on s'en tient par exemple à la définition de l'expérience que donne Laszlo Tengelyi et qui intègre les dimensions de la *donation*, de la *compréhension* et de la *nouveauté* : « l'expérience est un événement qui donne à comprendre quelque chose de neuf »¹⁴.

Engageons un premier élément visant à limiter la portée descriptive de la méthode sociologique que nous avons placée dans notre ligne de mire. Dans une enquête que j'ai menée sous la désignation de « l'horizon « du ne plus habiter » » et qui concernait une population démunie et sévèrement abîmée de sans-abri et de locataires de logements rendus à un état indécemment, j'ai pu observer un certain nombre de personnes qui ne pouvaient plus ou très difficilement engager une interaction en public, ni se maintenir dans une pleine coprésence¹⁵. Assumer méthodologiquement cette donnée revient, contre le modèle sociologique interactionniste, (*i*) à introduire une pensée de l'affectivité pouvant être à la fois *pétrifiée*, *non exprimable* et *non*

¹² Quéré, L., « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », in Céfai, D. et Joseph, I., *op. cit.*, 2002.

¹³ cité dans Quéré, *art. cit.*, p. 133.

¹⁴ Tengelyi, L., *L'histoire d'une vie et sa région sauvage*, Editions Jérôme Million, p. 39.

¹⁵ Breviglieri, M., « L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public », D. Céfai et I. Joseph, *op. cit.*, 2002 ; Breviglieri, M., 2006, « La décence du logement et le monde habité. Une enquête sur la position du travailleur social dans les remous affectifs de la visite à domicile », in J. Roux (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, Éditions de l'Aube, 2006.

*réparable*¹⁶ ; (ii) à préciser une réflexion sur l'épuisement des sens et des capacités ; et (iii) à engager un questionnement sur le point précis où la passivité ne peut plus se retourner en activité, là où personne ne peut ni ne veut plus rien faire de significatif. Ce détour méthodologique, loin de consacrer une approche centrée sur la subjectivité de l'acteur, prend au sérieux la perte d'intensité et de retentissement des expériences engagées dans un monde appauvri.

Symétriquement, notons que l'axe de valeur fondé par l'expérience avance une pointe de mépris sur tout phénomène susceptible de ralentir le flux de l'expérience, de tarir sa source, de bloquer son développement et sa « logique d'implication expansive »¹⁷. Pour trouver une opposition à l'expérience imaginative de l'artiste, érigée comme l'aboutissement de l'expression publique et communicante de l'expérience, Dewey en appelle à l'image du mécanique qu'il place au niveau de l'action pratique dans la routine et au niveau des idées dans l'inertie et l'indécision de la pensée. Les idées mécaniques sont « faciles, trop faciles à suivre », elles « deviennent familières » et plus « aucun effort » n'est nécessaire pour les entendre, elles conduisent à l'engourdissement de la pensée, là où se rend possible « l'acceptation docile de la convention » et la « soumission imposée »¹⁸. Le geste mécanique de la routine est, quant à lui, victime de l'« effet rétrécissant de l'habitude » : rigide dans sa forme, il perd tout pouvoir expressif, tout ressort d'originalité, et pour finir, toute dimension esthétique et politique¹⁹.

Corrélativement, la sociologie d'inspiration pragmatiste alimente et légitime une source de soupçon vis-à-vis de la rigidité des structures du monde, des clôtures

¹⁶ Murakami, Y., « De la dissociation au moment de l'épreuve traumatique », *Annales de la Phénoménologie*, 4, 2005, p. 52. En entrant notamment par la question de la dépression, ce qui pose le problème d'un privilège accordé au plan de la pathologie, une phénoménologie psychiatrique livre des analyses importantes sur la perte de la « capacité adaptative de la vie affective » (dys-thymie) ; Landazzuri, F., « Phénoménologie de l'expérience dépressive. La mélancolie n'est pas le désespoir », *Le cercle herméneutique*, 5-6, 2005. Il s'y met en jeu l'expérience herméneutique du rapport thérapeutique où se considèrent des modulations verbales et rythmiques capables de « soulever » le patient vers l'usage de la parole.

¹⁷ Dewey, *op. cit.*, 2006.

¹⁸ Dewey, *op. cit.*, successivement p. 314 et 65.

¹⁹ J. Stavo-Debaugé et D. Trom exposent la manière dont Dewey superpose les dimensions de l'esthétique et du politique, ouvrant par là en sa théorie une source d'ambiguïté ; Stavo-Debaugé, J. et Trom, D., *art. cit.*, 2004. À leur suite, on peut aussi noter que la routine dispose d'un statut ambivalent chez Dewey dès lors qu'il la considère aussi comme une base nécessaire à l'émergence des habiletés. Mais Dewey se montre finalement plus insistant sur le fait que la routine incline vers l'uniformité et le défaut d'expressivité et il lui attribue, pour finir, un fond moral et politique déprécié. Ce mouvement dépréciateur reste d'ailleurs largement partagé par différents courants de pensée abordant la routine au travail ; Breviglieri, M., « Le fond ténébreux de la routine. À propos des morales du geste technique au travail », in S. Laugier & C. Gautier, *L'ordinaire et la politique*. CRAPP/EHSBM/PUF, 189-217. L'ambivalence de Dewey se retrouve parmi les auteurs interactionnistes, mais dans des termes marquant parfois un écart à lui : Anselm Strauss par exemple appuiera davantage sur les bienfaits de la routine en la rapprochant de l'action innovante ; Strauss, A., « L'influence réciproque de la routine et de la non-routine dans l'action », in *L'art de la recherche. Essais en l'honneur de R. Moulin*, La documentation Française, Paris, 1994.

qui réduisent son ouverture, de l'immobilité et de l'absence de mobilisation des acteurs, du repos dès lors qu'il n'est assurément pas un ressourcement mais un repli inquiet dans une citadelle coupée du monde du public. Le repos ne s'y livre en effet pas simplement comme un sommeil de la pensée, un état atone, un moment dépourvu de sens (et qui pourtant exerce au plan physiologique un travail réparateur), il se pose d'emblée en regard et dans la comparaison de l'« expansion accélérée de l'expérience ». Il s'affiche donc prioritairement comme le dessèchement de l'expérience, comme une période d'« équilibre stable » dont on ne peut prolonger indéfiniment la « plénitude » qui l'accompagne sans risquer de faire connaître à l'action une « perte de vitalité » (dans la mollesse et l'engourdissement) et de lucidité (dans la somnolence)²⁰. Comme le démontre de son côté l'École de l'Écologie urbaine de Chicago, l'expérience, qui touche un point culminant dans la rencontre et la mobilité, est le facteur principal d'épanouissement des populations, tandis que l'inertie et le repli privatif dans le chez soi s'affirment comme la pointe visible d'un dangereux conformisme, le lieu où se renforcent, nous dit Park, « les mesquineries et les préjugés de la petite communauté »²¹.

§. 3 *L'étreinte de l'origine et les épines du paysage familial*

Il nous faut désormais nous tourner vers une démarche analytique qui puisse discerner, ailleurs que sur un fond capacitaire dirigé vers l'action significative, un lac où peut puiser la dignité de la personne. Nous le situons, entre autres choses, dans la dimension de l'habiter²². Nous proposons une analyse de l'habiter qui place celui-ci hors d'une articulation symbolique au monde : il ne peut être réduit ni au logement comme bâtiment empirique, ni à la maison comme paradigme du pouvoir familial, domestique ou féminin, ni à la propriété, au territoire ou à la sphère privée. Il n'est pas question non plus de conférer à l'habiter une quelconque autorité ontologique mais de questionner grâce à lui les présupposés anthropologiques qui soutiennent les analyses classiques de l'action significative. Il doit être entendu comme une manière de s'engager dans le monde et pas de s'y situer, il meuble et fonde un noyau de stabilité et de confiance pour ce que L. Thévenot présente comme le « régime d'engagement par le proche » ou « en familiarité »²³. L'habiter n'est pas simplement ce qu'on habite, mais conjointement, ce qui nous habite. Les êtres et les choses nous

²⁰ Dewey, *op. cit.*, p. 36-37.

²¹ Park, E.-P., « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in Grafmeyer, Y. et Joseph, I., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, 1990.

²² Breviglieri, M., *L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité*, thèse de doctorat, EHESS, 1999.

²³ Thévenot, L., « Le régime de familiarité. Des choses en personnes », *Genèses*, 17, 1994. Notons bien que la question de la confiance et de la stabilité ne se pose pas à la seule échelle de ce régime d'engagement par le proche : le registre de la planification ou celui du droit viennent, par exemple, étayer cette question dans un régime public ; Thévenot, L., *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006.

habitant inscrivent un fond d'historicité restituable sous la dimension affective de l'attachement. Par le fait même de continuer à habiter, ils représentent une promesse d'accueil, une promesse qui d'abord se donne au corps puisqu'il y trouve l'assurance d'être maintenu dans un état et un espace familiers. L'habiter demeure donc un gage du pouvoir à se maintenir dans un futur, il est un élément par quoi la personne se rend *digne* de confiance.

En habitant, l'homme ne trouve pas seulement une base de confiance qu'il pourra partager avec ses proches, il y puise aussi une source d'enrichissement en frayant dans le monde des voies usuelles, en s'y accommodant par des chemins praticables et en y dessinant des paysages familiers. Le geste usuel du corps familier ne se situe pas au rang de « l'action originale » que met en avant le pragmatisme²⁴. Celle-ci détone dans un espace public, l'expérience l'a produite de manière cumulative et accélérée jusqu'à la faire jaillir au niveau d'une véritable participation esthétique et politique à la société. Le geste usuel garde une discrétion qui correspond en réalité à son absence de considération pour la parution publique. Mais il ouvre un angle d'estime qui perce dans le sentiment « du facile et de l'agréable »²⁵, s'affermir dans l'égard qui s'y produit et l'éveil qu'il conduit, et culmine dans l'impression pleine de dilatation du corps habité (où les choses familières s'inscrivent alors dans le prolongement du corps propre).

On peut qualifier aussi l'habiter, pour achever notre description sommaire, comme répondant à une inclination anthropologique majeure pouvant paraître sous la forme du besoin lorsqu'il vient au corps par l'appel du repos et la convocation du soin²⁶. En quelque sorte, habiter se confond déjà avec le repos. Le repos ne tient alors

²⁴ Sur la figure célébrée par le pragmatisme de « l'original », voir Joseph, I., « L'athlète moral et l'enquêteur modeste », in B. Karsenty & Quéré, L., *op. cit.*, 2004.

²⁵ Ricoeur, P., *Philosophie de la volonté, 1. Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier, 1988.

²⁶ Plus généralement, la dimension de l'habiter se révèle dans la tension sensible instaurée par le manque (Breviglieri, M., 2001, « L'étreinte de l'origine. Attachement, mémoire et nostalgie chez les enfants d'immigrés maghrébins », *Confluences Méditerranée*, 39, 2001) ou l'excès (Breviglieri, M., « L'insupportable. L'excès de proximité, l'atteinte à l'autonomie et le sentiment de violation du privé », in Breviglieri, M., Lafaye, C. & Trom, D., *Sens de la justice, sens critique*, Paris, Economica, à par.), soit, dans un contraste où le corps familier est soulevé vers le monde du public (Breviglieri & Trom, « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville », in Céfaï & Pasquier, *op. cit.*, PUF). Au point d'instauration de cette tension, la description phénoménale de l'habiter doit, pour continuer de s'inscrire dans une réflexion sur les formes du vivre ensemble, être appuyée par une analyse pragmatique du trouble (passant du trouble de la familiarité au trouble de l'étrangeté) qui pourra ensuite glisser vers une sociologie des épreuves qui donne à comprendre comment s'apaise l'inquiétude émanant du trouble. Le détour phénoménologique importe, non pas comme chez Bourdieu pour laisser entendre l'incorporation des pratiques sociales et les mécanismes de stabilisation et de reproduction des structures sociales, mais d'abord pour infiltrer dans l'analyse un grain descriptif qui restitue un réalisme à un niveau d'ajustement où le jugement intervient peu. Mais ce détour permet aussi de considérer la mise en jeu de la biographie personnelle dans cet ajustement, sans la polariser sur une succession d'événements qui font date à l'échelle d'une vie, mais en touchant aux éléments du monde auxquels le corps s'est trouvé affectivement arrimé, là où puise la mémoire corporelle et spatiale de la sensation de familiarité.

pas tant dans l'absence de participation au monde significatif en public, que dans une dynamique d'installation du corps dans un monde familier. Il y a aussi, dans le soin qui comble un tel besoin, un geste apaisant qui donne à habiter. Mais dans le soin, le proche (s')accompagne sans préoccupation pour une épineuse asymétrie, sans considération de l'autre dans les termes de la domination. Il s'en approche à son contact, par ce que le toucher lui laisse entendre, sans l'effort de la conscience qui fixe des objectifs à atteindre et renforce l'intentionnalité de l'action, et sans non plus la conscience de l'effort qui, donnant à voir et à compter la peine endurée, tend à faire perdre au soin son dévouement spontané et généreux, l'axe essentiel de sa qualité. La conscience de l'effort affirme chez la personne, comme l'a montré Ravaisson, la forme éminente de l'activité volontaire²⁷ ; inversement, le geste habitant et son touché habituel nous conduit à considérer avec attention l'intervention de capacités proches de la motricité involontaire et donc le concours de mouvements routiniers qu'il faut encore dissocier de la description inquiète et systématique qui les représente comme une conduite somnambulique, machinale ou inexpressive.

On peut avancer que la déconsidération classique qui affecte la question de l'habiter (et du proche) dans les sciences sociales et la philosophie politique tient à la fois à une posture de méfiance et à un geste de rabattement et de déformation. C'est, depuis la crainte de l'*indistinction fusionnelle* des identités individuelles, et depuis l'*obsession de la séparation* des êtres qui en découle, que l'habiter et le monde proximal sont d'emblée rattachés à un élément qui incline au mal. Ils s'offrent au soupçon d'abord en tant qu'ils risquent d'affecter l'émancipation de l'individu. L'individu et l'individualité paraissent chez Dewey comme un accomplissement politique essentiel : la démocratie comme mode de vie est la garantie ultime de « ne pas étouffer l'individu »²⁸. Dans sa thèse de doctorat, L. Pattaroni indique combien de promesses la modernité des sociétés libérales avancées a généré en voulant fonder un monde sur l'autonomie²⁹. Dans un tel monde c'est, dit-il, sous l'appellation révélatrice de « colonisation du proche » que la dimension de l'habiter reste perçue. Cette conception place l'habiter au plan d'un foyer vicieux de dépendance et de mauvaise influence, de promiscuité et de possible repli définitif hors de l'espace public de la politique, il reflète la dégénérescence de la vie dans la cité, il fomenté une société sans individus, faite d'un bloc scellé au sol natal. Élargi jusqu'à l'échelle de la nation, du pays ou de la communauté, ce modèle de l'habiter pose le problème de l'origine du vivre-ensemble. À défaut de donner lieu à une pensée de la vie politique fondée sur la pluralité et la séparation des hommes, elle soutient l'image de la souche originelle et s'associe volontiers aux thèses de « l'espace vital comme dimension essentielle des peuples » dont G. Agamben rappelle l'influence sur la géopolitique du nazisme³⁰. C'est, partant d'un langage politique légitimement inquiet mais par nature

²⁷ Ravaisson, F., *De l'habitude*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 1997, pp. 57-62.

²⁸ Joseph, I., *art. cit.*, 2002, pp. 99-105.

²⁹ Pattaroni, L., *Politiques de la responsabilité. Promesses et limites d'un monde fondé sur l'autonomie*, thèse de doctorat, Université de Genève et EHESS, 2005.

³⁰ Agamben, G., *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, Éditions Payot & Rivages, 2002, p. 71. Il est d'ailleurs intéressant, et comme le remarque J. Zask, que les questions de l'individu, de l'accomplissement individuel ou des opportunités d'individuation, soient déjà présentes chez Dewey dans sa pensée de l'enquête sociale participative et de la démocratie

mal disposé pour la description du monde habité, que s'opère la déformation de celui-ci. Nous faisons, de cette difformité la source d'un déni de reconnaissance sur lequel nous allons revenir plus après.

§. 4 Les excès de l'anthropologie capacitaire

Mais comment tirer une ligne de partage entre une analyse qui considère l'habiter comme une source essentielle de dignité humaine et une autre qui la déconsidère comme telle sans imposer pourtant une rupture analytique qui rendrait pour finir les deux approches irréconciliables ? C'est d'abord sous la condition d'un détour par le niveau de l'anthropologie capacitaire, et notamment en revenant sur celle qui sert d'appui aux approches d'inspiration pragmatistes, qu'il sera ensuite possible d'accorder entre elles ces approches. Chaque modèle d'analyse dispose en théorie d'une anthropologie capacitaire, c'est-à-dire d'une manière de répondre à la question : « de quoi sont capables les hommes que l'on s'efforce de décrire ? »³¹. L'anthropologie capacitaire de la sociologie interactionniste d'inspiration pragmatiste est considérablement exigeante. Par exemple, la description que font B. Proth et V. Raybaud des SDF est celle d'une *entreprenante* quotidienneté où s'affirme un éventail impressionnant de capacités en acte : « déployées, je cite les auteurs, pour mobiliser les ressources nécessaires au maintien de soi, (...) pour soutenir un contrôle sur leur consommation, leur exposition et leur gestion de l'espace, (...) pour afficher des gages de bonne conduite (...) notamment par le souci constant d'effacer leurs traces, (...) pour préserver les frontières de l'espace privatisé, etc. »³².

L'approche pragmatiste produit un effort remarquable pour comprendre comment tout individu peut se tenir présent comme tel sur le mode de l'interaction, et comment l'interaction participe en retour au renforcement de son individualité entendue comme une potentialité à l'agir significatif dans diverses conditions environnantes³³. La sociologie interactionniste approfondit cette conception pragmatiste « non individualiste » de l'individu en concentrant son attention sur l'environnement urbain et sur les capacités requises pour y figurer. Il y va, pour l'essentiel, de capacités à se rendre responsable à l'égard d'un autrui distant et généralisé avec qui il est question de maintenir le difficile équilibre interactionnel par

comme mode de vie, mais « qu'il n'a porté l'individualité au niveau d'un principe que tardivement, (précisément) face à la montée des totalitarismes » ; Zask, *art. cit.*, p. 157.

³¹ Plus généralement, toute lecture compréhensive et toute description d'une activité ou d'un comportement humain présupposent une certaine anthropologie capacitaire. Il n'y a donc pas de rupture de fond entre les qualifications capacitaires qu'opèrent les acteurs et celles auxquelles se livrent le chercheur, la différence ne résidant que dans le degré de sophistication du modèle d'analyse employé ; Boltanski, L. & Thévenot, L., *De la Justification*, Gallimard, 1991. Nous reviendrons sur ce point quand nous aborderons l'activité des travailleurs sociaux pour lesquelles la question capacitaire est cruciale dans l'appréhension de l'utilisateur.

³² Proth, B. & Raybaud, V., *art. cit.*, 2004.

³³ Dewey, *op. cit.*, p. 327.

lequel s'assurent, non sans tensions vives sur la respectabilité des individus, l'ordre civil et la paix des cités. L'autonomie représente alors, dans ce modèle capacitaire qui appelle une éthique de la responsabilité à bien se tenir en public, une capacité primordiale. Elle se place au sommet d'une morale et à la pointe d'une politique attentive à sa réalisation³⁴.

En faisant converger la question démocratique avec celle de l'expérience de la ville, la sociologie d'inspiration pragmatiste révèle clairement une affinité qu'entretiennent les idées de citadinité et de citoyenneté et, au niveau de l'action significative, les conceptions discursives et urbanistiques de l'espace public³⁵. C'est en s'établissant à l'échelle de l'espace public et en s'impliquant alors dans l'ordre du justifiable et du justiciable, que la question des capacités culmine alors dans une forme de reconnaissance située au double niveau de la responsabilité du sujet de droit et de l'autonomie du citoyen actif. En ce point de la réflexion, on peut aussi ajouter que l'expression langagière, en tant qu'elle représente un outil de communication, de participation et donc d'expression individualisée, figure comme la capacité anthropologique la plus basique et fondamentale, là où l'humanité de l'homme se donne le mieux à saisir ; mutique, assigné au silence, il se présente comme la victime par excellence.

L'idéologie soutenue par cette sociologie d'inspiration pragmatiste *est* du côté de la préservation d'une autonomie comme forme première de liberté et elle développe une attention particulière aux questions de la consistance des capacités qui permettent cette autonomie, notamment au travers la protection de la sphère privée individuelle sur laquelle nous allons revenir pour pouvoir retrouver la question de l'habiter³⁶. L'analyse que Goffman dédie à la préservation du territoire du moi dans une proximité écologique se retrouve, sur ce plan, rejointe et complétée par la manière dont l'outillage juridique consacre une sphère privée protégeant le gouvernement de soi³⁷. Il s'y déploie, dans les deux cas, un même vocabulaire de la faute (dont l'offense occupe une place centrale chez Goffman), appréhendée comme atteinte à cet espace privé, et tournant ainsi autour des notions d'empiètement, d'intrusion ou de violation. Chaque atteinte à cet espace privé provoque un dommage aux capacités nécessaires à l'agir significatif, renvoie au problème de la responsabilité

³⁴ Sur ce point, on lira Stavo-Debaugue & Trom, *art. cit.*, 2004, p. 197. Gardons aussi en tête ce commentaire d'I. Joseph : « Il y a une cohérence entre le principe démocratique qui nous fait juger des systèmes sociaux selon leur capacité à produire des individus et le principe de la morale pragmatique qui juge les acteurs selon leur capacité à répondre intelligemment à une situation singulière » ; Joseph, *art. cit.*, 2004, p. 32.

³⁵ Ce lieu de convergence est discuté dans le travail de P.-J. García Sánchez ; García Sánchez, P.-J., *Formes et conflits d'urbanité à Caracas. Enquête sur l'écologie de l'ordre public*, thèse de doctorat, EHESS, 2002.

³⁶ Propriété privée qui reste, comme nous le rappelle W. Kimlycka : « le royaume de la liberté libérale » ; Kymlicka, W., 2003, *Les théories de la justice. Une introduction*, Éditions La Découverte, p. 272.

³⁷ Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1973.

individuelle de l'individu fautif, mais aussi, et déjà sous l'angle du justiciable, au problème de la victime quand ces capacités sont mutilées³⁸.

§. 5 *Les mondes pauvres en habiter*

Désormais, je vais situer mon argument non pas au niveau de la question de l'anthropologie capacitaire (où l'on a vu que la sociologie interactionniste plaçait d'emblée très haut la barre des capacités nécessaires à l'action individuelle) mais au niveau de la différence anthropologique (où la question se pose de savoir : « qu'est ce qui sépare l'état de l'homme de celui des autres animaux ? »)³⁹. Les sociologies qui pensent la dignité en ne parlant que le langage de la capacité individuelle à agir élèvent l'homme à un niveau spécialement éloigné de ce dont les animaux sont capables. Nous pensons qu'elles opèrent un déni de reconnaissance pour un ensemble de capacités qui pourtant restent au moins partiellement partagées et qui, notamment, ont besoin de la question de l'habiter pour être pleinement mises au jour.

Je partirai de l'idée que l'animal, contrairement à l'homme, « habite pauvrement »⁴⁰. C'est donc lorsqu'il est contraint ou qu'il choisit de se retrouver dans une habitation pauvre que l'on aurait quelque chance de voir l'être humain se rapprocher de l'état animal. Dans les sociologies d'inspiration pragmatiste, telles que nous les avons schématisées, l'habiter est rabattu sur l'idée d'une sphère ou d'un territoire privé qui représente la ressource individualisable essentielle pour que la personne paraisse sur l'espace public dans l'habit de l'acteur individuel. Je n'ai pas trouvé trace de la question heideggerienne de la pauvreté en monde dans la littérature pragmatiste. Toutefois, l'usage des notions d'organisme et de milieu chez Dewey ou les concepts éthologiques de territoire ou de réserve chez Goffman (qui, au croisement d'une analyse dramaturgique et d'une approche éthologique, se présente comme une figure d'exception dans le courant interactionniste), témoigne d'une volonté de comprendre le monde social dans la continuité du monde naturel. Or, c'est en soulignant le rapport de l'homme au naturel qu'il devient possible, et nous le montrerons pour Goffman, de concevoir dans l'analyse du monde social l'existence de mondes pauvres en habiter.

Les espaces publics urbains sont généralement des mondes relativement pauvres en habiter où le citoyen se déplace et prend place dans un environnement qui tend à le plonger dans une implication captive aux événements qui se présentent et

³⁸ Nous ne sombrons pas dans l'illusion que l'interaction civile ordinaire dispose des mêmes propriétés que les situations de jugement dans l'enceinte du tribunal. S. Bordreuil remarque justement, à ce propos, que les scènes décrites par Goffman engagent le plus souvent l'acteur au double titre de jugeant et de jugé ; Bordreuil, S., « La construction de l'incivilité comme cause publique. Pour une intelligence des interactions civiles », in Céfaï, D. & Joseph, I., *op. cit.*, 2002.

³⁹ Tinland, F., *La différence anthropologique. Essai sur les rapports de la nature et de l'artifice*, Éditions Aubier Montaigne, 1977.

⁴⁰ Houillon, V., « « Pauvrement habite l'animal... » », *Alter*, 3, 1995.

aux paysages qui se découvrent⁴¹. La sociologie de Goffman offre l'analyse d'un monde continûment troublant. Les êtres qu'il décrit demeurent nécessairement dans un état de veille, fût-ce une « ombre d'attention », dirigé vers des « signes d'alarmes ». L'habitation dont l'acteur goffmanien fait l'expérience est pauvre tout en renvoyant à la dichotomie du public et du privé. D'une part, l'« habitation privée », qu'il évoque indirectement comme ce qui est menacé dans les relations en public, est restreinte à la dimension de la sphère du privé et du territoire du soi⁴². D'autre part, l'« habitation publique » se tient entre deux figures : celle du « décor » ou pointe l'enjeu de la « coulisse » qui *abrite* de la mise scène et celle de la « réserve » ou du « territoire situationnel » (comme le sont les bancs publics ou les tables de restaurant) ou pèse l'enjeu de leur *appropriation temporel* par l'individu.

Dans cet environnement urbain, l'acteur goffmanien, façonneur de « planques », toujours sur la réserve, se rend alors comparable à l'animal qui habite « pauvrement », c'est-à-dire dont « le comportement fondamental est l'évitement » et qui ne trouve jamais davantage qu'un abri, un refuge ou une cachette pour fuir un prédateur ou guetter sa proie⁴³. Le cadre éthologique est ainsi particulièrement bienvenue dans son analyse des espaces publics urbains⁴⁴. Par son biais, il rend possible et pertinente une analyse de l'agir proche de la pulsion, ou de la réaction impulsive. Il l'éloigne du pôle de l'action significative intentionnelle et le rapproche

⁴¹ Bien entendu, il est nécessaire de nuancer ce tableau pour pouvoir saisir que la ville offre en réalité une gamme extrêmement variée de cadres et de situations différenciables par leurs degrés d'habitabilité. L'implication captive au monde urbain est accrue dans les situations de déplacement rapide, de parcours inédits et plus généralement là où les facteurs d'étrangeté se démultiplient. Inversement certaines configurations urbaines hospitalières et certaines attitudes, dans la ville (par exemple l'attitude patiente et ludique du flâneur), permettent d'observer comment et combien la ville peut elle-même se rendre propice à l'habitation ; Boissonade, J., « Agrégations juvéniles et dynamiques du proche », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 90, 2001 ; Stavo-Debaugé, J., « L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut » in D. Céfaï & D. Pasquier, *op. cit.*, 2003 ; García Sánchez, P.-J., *art. cit.*, 2006.

⁴² Un territoire qui, chez Goffman n'est pas travaillé sous l'angle de ses bienfaits car il représente le lieu du plus haut souci, de la plus forte revendication, un lieu à protéger de « l'offense principale qui est alors l'incursion, l'intrusion, l'empiétement, la présomption, la transgression, la salissure, la souillure, la contamination, etc. » ; Goffman, *op. cit.*, 1973, p. 57. Sa problématique tourne de fait autour de la question de la vulnérabilité des barrières qui sont censées « arrêter les sources d'alarme potentielles » ; *ibid.*, p. 268. Ainsi Goffman a une formule particulièrement succincte pour aborder les propriétés du « cadre matériel équipé » de la maison : il est ce qui « protège les occupants de l'extérieur, mais dont il faut s'attendre à ce que cela se retourne parfois contre eux » ; *ibid.*, p. 269. Le territoire privé reste davantage un lieu de vigilance à l'intrusion qu'un lieu de repos. Cette vigilance se retrouve à travers l'attention pointue qu'il prête au *vol* et ses mises en garde répétées sur le statut fondamental de la propriété (« n'oublions pas qu'en plus de la possession les objets impliquent la propriété » ; *ibid.*, pp. 57, 229, 231).

⁴³ Houillon, V., *art. cit.*, 1995.

⁴⁴ Conein, B., « Éthologie et sociologie : la contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale », *Revue Française de Sociologie*, XXXIII, 1, 1992.

de capacités motrices élémentaires⁴⁵. En opérant un rapproché de l'agir au plan de la motricité, il élargit en quelque façon l'humanité de l'homme. Mais il ne situe pas pour autant son analyse au niveau anthropologique de la pauvreté de l'habiter dans les espaces publics urbains. Sa préoccupation majeure reste d'analyser comment l'individu réussi à maintenir son identité de surface et à produire des interactions en public sans devoir menacer son territoire privé. La question de l'habiter est négligée au profit de celle du territoire qu'il s'efforce d'associer à la problématique des interactions en public.

Pour ouvrir autrement cette réflexion sur le monde pauvre en habiter, je ferai référence à une étude d'E. Claverie qui aborde la question d'un massacre consécutif à une épuration ethnique en ex-Yougoslavie⁴⁶. J'utiliserai une figure notionnelle, celle du *rescapé encore en naufrage*. Cette figure vient s'opposer à un modèle dominant de l'acteur puissant qui vit et s'affirme dans un monde uniforme car il est seulement équipé de ressources mobilisables individuellement pour agir. En disant que le rescapé est encore en naufrage, je veux souligner que l'atteinte à l'habiter n'induit pas l'entremêlement positif du subir à l'agir, mais l'ouverture d'une faille persistante et non réparable. Il y a des épreuves dans la perte de l'habiter et dans le dépouillement des attaches auxquelles on ne réchappe pas vraiment, elles finissent par effacer la mémoire, léser la parole ou paralyser la motricité même du corps⁴⁷.

La mobilité du *rescapé encore en naufrage*, se distingue très nettement de ce que suggère le modèle d'inspiration pragmatiste du citadin simmélien. Le citadin simmélien reste tendu par l'excitation de l'aventure et mobilisé par les ressources de la ville qui sont autant d'occasions de donner une intensité aux événements ordinaires⁴⁸. La mobilité du rescapé est une errance intérieure et un déplacement vécu comme une condamnation et une obligation à vivre. Le rescapé vit de fait dans un monde appauvri, désolé, inhabitable, là où s'est durablement éloigné le fond de confiance présumé pour interagir et coproduire dans l'interaction. Un éloignement qui tient aussi à l'étrangeté absolue engendrée potentiellement par l'horreur vécue ; le rescapé hérite d'une expérience extraordinaire qui peut prendre en défaut la capacité de compréhension ordinaire, c'est alors moins un choc traumatique qui le rend mutique qu'une propulsion de son être sur un niveau d'expérience où les capacités de compréhension ordinaire sont désormais inopérantes⁴⁹.

⁴⁵ Tout en restant néanmoins sur un registre d'impulsions négatives. C. Gayet-Viaud souligne à ce propos l'importance d'introduire un registre positif qui puisse permettre de comprendre « l'attractivité sociale » de premier abord et, plus loin, d'envisager des formes élémentaires de l'être-ensemble en public qui disent « l'aspiration à une communauté » ; Gayet-Viaud, C., « De l'innocuité sociale aux degrés d'humanité. Les types du « petit vieux » et du « bébé » », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 100, 2006.

⁴⁶ Claverie, E., « Techniques de la menace », *Terrain*, 43, 2004.

⁴⁷ Breviglieri, M., « L'horizon du « ne plus habiter »... », *art. cit.*, 2002.

⁴⁸ Simmel, G., 2002, *La philosophie de l'aventure*, L'Arche Éditeur, Paris.

⁴⁹ Voir les pages que P. Ricoeur consacre aux limites du témoignage ; Ricoeur, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

L'analyse peut ainsi se pencher sur un type d'expérience qui n'embraye pas nécessairement sur un apprentissage et le renflouement des capacités. Cette expérience peut bien configurer un vide identitaire, un effondrement du maintien de soi, une perte ou un « désapprentissage » des capacités minimales à agir avec autrui. Elle s'écarte d'une approche fondée exclusivement sur le témoignage de l'expérience de la souffrance. Une telle approche, dont nous cherchons à pointer les limites, présume que cette expérience peut être énoncée dans une parole significative, et que déjà le choc enduré dans sa violence trouve quelques moyens d'y advenir comme *problème* thématique et cause traumatique.

§. 6 *Le langage comme corps subtil*

En considérant l'impossibilité même du témoignage, et l'état désertique dans lequel la parole peut être laissée après une expérience, nous sommes reconduits en direction du problème de la reconnaissance de capacités qui n'émettent pas un agir significatif. Ces capacités s'écartent de celles qui produisent l'argument langagier et règnent sur un univers de signes constamment produits, choisis, liés et échangés. De plus, la constitution même du langage argumenté suppose une capacité de systématisation de l'expérience. L'expérience exprimée dans l'argument propose un principe d'organisation et un certain ordonnancement de l'agir significatif. La grammaire, qui « se spécifie par la détermination des aspects de chaque expérience qui *doivent* être exprimés », oblige à situer le sujet au cœur même de l'expérience exprimable, « à la fois dans l'univers linguistique et dans le système social »⁵⁰. Le langage fait ainsi une place toute particulière à l'avènement du sujet et des problématiques de l'individu qui émergent dès que se pose la question de l'emprise exercée sur lui par la puissance structurante des systèmes de signes. La parole porte en soi l'espoir et le pouvoir d'une émancipation, elle est solidaire du mouvement par lequel le sujet parlant accède à la conscience de son rapport avec les autres. La parole consciente culmine, d'une certaine façon, dans l'énonciation critique et la voix politique qui consacrent la capacité individuelle à dénoncer l'emprise et à choisir le bon représentant⁵¹.

Notre problème est donc aussi d'ordre méthodologique puisqu'il touche aux limites de l'enquête, sociologique, historique ou juridique, qui veut mettre au jour une réalité adossée au langage, toujours déjà entré en signification. Pour en venir à une solution, il faut tenter de faire glisser l'analyse en deçà du code linguistique et des canaux sociaux d'expression, par exemple, l'abaisser au niveau phénoménal de la voix. La voix se distingue du langage, elle regarde plus le corps qui commande l'émission vocale que le signe qui s'en détache et s'affirme dans un espace discursif. La voix impose de situer *aussi* l'analyse au niveau du fait physiologique primitif

⁵⁰ On pourra se reporter aux *Essais de Linguistique générale* de R. Jakobson, ici cités dans Tinland, *op. cit.*, p. 392.

⁵¹ En envisageant le langage comme « système de signes », la linguistique met bien en jeu la question de la représentation (le rôle du signe, comme l'a précisé Benveniste étant foncièrement celui de devoir *représenter* autre chose en s'y substituant par l'évocation).

qu'elle représente, dans sa parenté au geste physique et au souffle qui l'expulse du corps. Elle nous oriente vers la compréhension de capacités qui cherchent à habiter, qui rendent un corps et un espace familiers. Ce sont de telles capacités qui émergent déjà dans le babil et les cris de l'enfant. Celui-ci éprouve alors ses organes de phonation qui modulent un souffle pour en faire un filet de voix, il installe la voix dans son palais, il fait courir le filet de voix sur ses lèvres, il prend possession de l'espace par le son, il déploie autour de lui son corps habitant.

Ces capacités discrètes et familières sont donc moins reconnaissables dans le monde où l'individu se tient *en public* que dans un monde habité où la facilitation du mouvement et l'agrément de se trouver à son aise importe plus que la construction d'une action significative. Le mouvement qui habite, le geste usuel habitué, n'est pas en soi un mouvement expressif bien qu'il puisse être communicatif. Il ne se confond pas avec le langage gestuel (ou « non verbal ») qui déjà participe d'un réseau de signification, répond d'une codification et recourt à un sens conventionnel. Goffman situe clairement un ensemble de gestes non langagiers *dans* son étude sur les *façons de parler*. Ces gestes apparaissent, dans certains contextes, plus significatifs encore que les paroles elles-mêmes, ils touchent davantage « l'esprit d'autrui » que Goffman définit comme « sa capacité à lire dans nos mots et nos gestes les signes de nos sentiments, de nos pensées et de nos intentions »⁵². Placé « sous l'expression », le geste usuel s'efface et disparaît au regard du sociologue interactionniste.

La question de la guerre qu'E. Claverie aborde dans son texte sur les techniques de la menace a pour ressort profond l'anéantissement de toute confiance de base, broyée par l'invasion et la destruction systématique des habitations : habitants et habitations violés et envahis jusqu'à être occupés par l'ennemi⁵³. Il semble que la délimitation d'un axe de dignité fondé dans l'habiter permette d'approfondir la compréhension des maux qui affectent le *rescapé* en permettant d'étendre un domaine de réflexion touchant à l'humanité de sa personne. Cet axe permet de prendre au sérieux l'hébétude, la prostration et le blocage de certaines capacités fondamentales. Il nous indique aussi, symétriquement, la force nécessaire pour paraître et s'engager dans un monde déjà institué par et pour une société d'individus ; il nous invite à considérer la charge d'exigence d'un dire ou d'un faire déjà articulé pour autrui, lorsque par exemple le témoignage réclame la publication verbale d'une souffrance. Ce que peut encore exprimer le *rescapé encore en naufrage* se trouve bien souvent là où la langue ne parle plus et ne trouve plus d'interlocuteur. C'est seulement au prix d'une considération analytique pour tous les gestes vocaux, y compris ceux qui ne sont pas encore des paroles prononcées, qu'on peut tenter de reconnaître et de distinguer progressivement des niveaux où prennent place des mouvements inchoatifs de puissance variable. Ainsi, graduellement, et partant d'une communication qui en est à peine une et qui s'enracine dans l'involontaire, émergent la *sidération* et son silence prostré qui *retient* l'attention, le *gémissement* et son murmure qui appelle une écoute, la *lamentation* qui se tend vers un abstrait, et enfin la *plainte* qui déjà s'articule et pourra conduire à un éclaircissement.

⁵² Goffman, E., *Façons de parler*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1981.

⁵³ Claverie, *art. cit.*, 2004.

Nous tendons alors, par ce dernier mouvement, à réconcilier les deux axes de dignité que nous avons successivement abordés en les dissociant. C'est ainsi en remontant doucement le long des failles du rescapé, que l'on perçoit la naissance du sens qu'il donne à la violence subie et que l'on voit progressivement s'ériger ses capacités à l'action significative à laquelle le témoignage donne ici sa figure. Mais, venant en bout de chaîne, ces capacités ne paraissent que sur le fond de ce qui leur donne une poussée persistante et l'assurance de se maintenir au niveau éprouvant du vivre *en public*. Si l'habiter imprègne constamment ce fond, il n'est pas pour autant ce qui détermine et se met en jeu dans la communauté, il faut encore que la parole argumentée ait la force de s'en dégager et que l'agir concerté, si exigeant pour les hommes, beaucoup plus exigeant que ne l'est en réalité l'habiter, s'accorde sur les principes fondateurs des institutions qui forment la tonalité prégnante des sociétés.

§. 7 *L'obsession de la séparation des êtres est un foyer d'humiliation. A. Honneth et les travailleurs sociaux*

Pour relayer cette discussion qui vient à poser comme délicate l'inscription du monde habité dans les institutions au fondement de nos sociétés, revenons au thème de la reconnaissance en montrant comment, dans l'institution du travail social, l'oubli de l'habiter peut ouvrir un foyer d'humiliation⁵⁴. Nous rapprocherons la posture des travailleurs sociaux de l'analyse d'A. Honneth car l'une comme l'autre alimente, dans un certain sens, ce foyer d'humiliation⁵⁵.

Par un fréquent travail d'accompagnement biographique de l'utilisateur, l'intervenant social ouvre un angle de sensibilité à la manière dont chaque personne habite un monde et incline à se rendre proche un environnement familier⁵⁶. C'est là un

⁵⁴ Breviglieri, M., « La décence du logement... », *art. cit.*, 2006.

⁵⁵ Honneth, A., *op. cit.*, 2000.

⁵⁶ Je fais référence à une série d'enquêtes, menées en partie collectivement, et qui ont porté sur l'activité professionnelle d'assistants sociaux, d'assistantes maternelles et d'éducateurs spécialisés ; Breviglieri, M., Pattaroni, L. & Stavo-Debaugé, J., « Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social », *Revue suisse de sociologie*, 29, 2003 ; Breviglieri, M., « Bienfaits et méfaits de la proximité dans le travail social », in Ion, J., *Le travail social en débat(s)*, Éditions La Découverte, Paris, 2005 ; Breviglieri, M., « La décence du logement et le monde habité. Une enquête sur la position du travailleur social dans les remous affectifs de la visite à domicile », in J. Roux (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*. Éd. de l'Aube, 90-104, 2006 ; Breviglieri, M. & Stavo-Debaugé, J., « Sous les conventions. Accompagnement social à l'insertion : entre sollicitude et sollicitation », in Eymard-Duvernay (dir.), *L'économie des conventions, méthodes et résultats*, La Découverte, Paris, 129-144, 2006 ; Breviglieri, M., « L'individu, le proche et l'institution. Travail social et politique de l'autonomie », *Informations Sociales*, 145, 2008 ; Breviglieri, M., « Le « corps empêché » de l'utilisateur (mutisme, fébrilité, épuisement). Aux limites d'une politique du consentement informé dans le travail social », in Payet, J.-P., Giuliani, F. & Laforgue, D., *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 215-229.

foyer d'estime que l'intervenant sait en général reconnaître. Mais ce foyer d'estime ne joue comme un pôle de référence professionnelle pour l'intervenant que jusqu'au moment où il disparaît sous l'ombre alarmante de la *chute morale* dans laquelle est précipité l'usager victime d'une *maltraitance* émanant de son proche. Au point sensible du signalement judiciaire, le travailleur social convoque alors l'urgence d'une séparation des proches. Par ce mouvement restaurateur et salutaire, la *séparation* est un facteur clé d'une dignité retrouvée, elle est une ressource essentielle qui préserve un territoire privé et renforce l'autonomie individuelle. Mais la primauté accordée à ce mouvement ne doit pas nous empêcher de constater la négligence concomitante du foyer d'estime constitué à même le monde habité et la souffrance qui se révèle parfois dans la disparition soudaine d'un paysage familial, dans la froideur de certains centres d'hébergement et dans la violence même du relogement⁵⁷.

Parmi les trois modèles de reconnaissance intersubjective d'A. Honneth, je reviendrai sur le premier qui suppose une socialisation par le biais d'attachements émotionnels entre proches et qui dispose d'une parenté évidente avec l'habiter et le « régime d'engagement par le proche »⁵⁸. L'épreuve qui occasionne au plus haut point l'humiliation dans ce premier modèle de reconnaissance consiste en une atteinte en l'intégrité physique de la personne, le viol et la torture demeurant les cas exemplaires, « le mode le plus fondamental de traitement dégradant »⁵⁹. Ce qui, de la vulnérabilité humaine, est exposé, c'est en premier lieu le corps propre et la prétention à en disposer librement par soi-même. Il y va d'une « blessure » qui « prive la personne de cette forme de reconnaissance impliquée dans le respect absolu de la *capacité* à disposer de son *propre* corps de manière *autonome* »⁶⁰. Cette perspective de la gravité de l'atteinte à la personne nous amène à une double considération sur l'orientation normative d'A. Honneth et sur un rapprochement possible de sa posture avec celle qu'occupent les assistantes sociales dans leur « lutte » pour la conformation de la personne dans un état d'individu autonome⁶¹.

A. Honneth thématise donc le rapport au proche depuis le modèle de l'expérience de l'attachement mère-enfant dans la prime enfance et sous l'angle de sa fragilité lorsqu'il s'expose au détachement et la séparation. Ce faisant, il ne cherche pas à substantier un bien inhérent à la familiarité ou à la proximité mais, dans une démarche comparable à celle de la psychanalyse, d'un bien *dérivé*, en l'occurrence celui qui se tient logé dans l'autonomie de la personne, une autonomie individuelle que génèrent et entretiennent les dynamiques significatives de l'interaction. Il opère

⁵⁷ Breviglieri, « La décence du logement... », *art. cit.*, 2006.

⁵⁸ Thévenot, *op. cit.*, 2006.

⁵⁹ Honneth, *op. cit.*, 2000.

⁶⁰ Honneth, *op. cit.*, 2000. Je souligne de ma main.

⁶¹ Ce travail curatif et pédagogique de fondation de l'autonomie individuelle, qui s'appuie notamment sur l'outil contractuel, est largement analysé dans Pattaroni, *op. cit.*, 2005.

ce passage depuis une perspective, qu'il partage avec les sociologies qui pensent la dignité en parlant le langage de la capacité à agir, qui déjà suppose de fonder en l'autonomie un bien et de lui donner un privilège sur d'autres type de biens, mettant dans l'ombre les bienfaits personnels dispensés par le proche, l'habiter et le registre du familial⁶². De son point de vue, le lien de proximité, tel qu'il peut s'affirmer dans le « cercle des relations sociales primaires » comme dans la famille ou les amitiés, demeure suspecté de générer l'étouffement et la fusion identitaire qui menacent le bien primordial de l'autonomie et d'induire un lien intersubjectif négatif coupé de toute estime réciproque. Or, c'est par un même chemin que les travailleurs sociaux remontent une ligne de fragilité qu'ils situent dans la proximité de leurs patients, pour désigner des formes de dépendance qui menacent leur autonomie en devenir et où l'enjeu fondamental, sous ce regard, reste l'apprentissage difficile de l'émancipation de l'individu. Un chemin par lequel l'habiter et sa dimension proximale ne s'envisagent alors plus que dans l'obsession de la séparation entre les êtres.

Nous aboutissons au point de conclusion suivant : l'unité des courants pragmatistes repose sur la consolidation d'un axe de valeur où se consacre l'individualité (et non pas l'individualisme) qui émerge significativement dans l'interaction. Que le domaine du significatif culmine au niveau d'une lutte pour la reconnaissance qui génère un progrès moral est une idée importante qu'avance A. Honneth. La lutte pour la reconnaissance appelle à des ressources capacitaires *spécifiques* et *conséquentes* en cela qu'elles restent tendues vers l'effort de publication, d'émancipation et enfin d'opposition. Mais fonder une analyse sur de telles exigences capacitaires revient à négliger un certain nombre de phénomènes inscrits sous d'autres dimensions de ce dont les hommes sont capables. Habiter figure parmi ces dimensions. Reconnaître l'inclination des hommes à habiter c'est aussi considérer des lieux du vivre ensemble qui ne se situent pas au niveau éprouvant du vivre *en public* (et donc comprendre la fatigue consubstantielle à l'effort produit pour s'y maintenir et répondre à ses épreuves), c'est encore estimer des modalités d'affirmation qui ne passent pas par un effort d'émancipation travaillé par un désir d'individualisation, c'est enfin regarder différemment, et pas seulement dans l'expérience du mépris qui affecte leurs capacités propres, ceux qui se trouvent désarmés pour investir significativement l'espace public par une la lutte pour la reconnaissance.

Ce texte ne milite pas contre la sociologie d'inspiration pragmatiste, mais il avance plutôt la nécessité de se rendre vigilant à l'égard de l'héritage pragmatiste tout en cherchant à enrichir une pragmatique des capacités humaines. En débordant le cadre analytique assigné par les sociologies d'inspiration pragmatiste, nous ne voulons pas tenter de les déstabiliser sur le fond mais prendre le temps d'envisager

⁶² Bienfaits qui ont été notamment évoqués, au fil de ce texte, au travers le soin dispensé par un proche et le repos de l'habiter qui répare l'épuisement, mais que nous décrivons dans un plus large éventail à partir d'une enquête menée sur le travail social d'accompagnement personnalisé : Breviglieri, M., « Bienfaits... », *art. cit.*, 2005. Mise en rapport avec la problématique féministe du *care*, ce travail de rapprochement et de soin est aussi décrit dans : Pattaroni, L., « Le *care* est-il institutionnalisable ? Quand la « politique du *care* » émousse son éthique », *Raisons Pratiques*, 16, 2005.

davantage qu'elles ne le font des lieux de l'humanité qui siègent en l'homme⁶³. J'ai suggéré pour cela d'étendre les registres de capacités de l'homme de deux manières : en abaissant les exigences de l'anthropologie capacitaire de cette sociologie, et en révisant les frontières de la différence anthropologique qu'elle affirme. J'ai tenté pour finir de placer sur un plan comparable un modèle professionnel de compréhension et d'orientation du rapport dyadique travailleur social/usager avec le modèle d'observation et d'analyse emprunté par cette sociologie qualitative située dans la lignée du pragmatisme. Il s'y joue un semblable enjeu au cœur duquel figure la question des capacités pratiques nécessaires à la conduite responsable d'une initiative individualisante. C'est un axe puissant de reconnaissance qui par là s'érige, et qui est propre à soutenir, en réalité, toute activité de présence *en public*, de prise de parole argumentée, de revendication et par là de lutte pour la reconnaissance. Il nourrit, par la même occasion, des foyers d'indignation se trouvant là où s'altèrent durablement les capacités à l'autonomie de l'individu. Mais en discutant cet axe de reconnaissance au plan anthropologique, notre analyse a tenté d'ouvrir d'autres possibilités de réflexion sur la dignité de l'homme. C'est probablement à ce prix, en déchiffrant des foyers d'humiliation jusqu'à présent minorés par les sciences humaines et plus généralement dans nos mondes modernes de culture libérale, que la sociologie est aussi rendue à son horizon politique.

⁶³ Nous rejoignons en un sens l'entrée stimulante qu'offre l'*Ethnographie du détail particulier* d'A. Piette en pensant à son effort pour mettre au cœur de l'analyse les « signes d'humanité » habituellement négligés car n'étant pas assimilables à la généralité pertinente validée par les modèles théoriques ; Piette, A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Métailié, Paris, 1996.